

Pour non-liseurs

André Goulet, Marie-Andrée Lamontagne et Gilles Marcotte

Volume 33, numéro 4-5 (196-197), août–octobre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60564ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Goulet, A., Lamontagne, M.-A. & Marcotte, G. (1991). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 33(4-5), 253–255.

POUR NON-LISEURS

ANDRÉ GOULET
MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE
GILLES MARCOTTE

Naissance de la ville

Vous croyez que les villes naissent à leur fondation, quelque part entre Romulus et Remus, dans la nuit des temps, quand il n'y encore ni électricité ni bennes à ordures? C'est une erreur. Les villes naissent beaucoup plus tard, à un âge beaucoup plus avancé. Lorsqu'elle deviennent étonnantes, scandaleuses, un peu pourries. Ainsi Paris naît quand, vers la fin du XVIII^e siècle, Jean-Sébastien Mercier et Restif de la Bretonne entreprennent de raconter ses misères, ses crimes, sa prodigieuse saleté. C'est alors que la ville devient intéressante. Jean-Sébastien Mercier, observateur infatigable et piéton de même, écrit dans son *Tableau de Paris* et son *Nouveau Paris* de petits chapitres où il est question de tout et de rien, des cafés, du besoin de latrines publiques, des filles de joie, de l'église Sainte-Geneviève, dans un désordre qui est l'image même de la ville. Dans *Les Nuits de Paris* de Restif de la Bretonne, c'est la morale, comme l'indique le titre, qui occupe le premier plan: les drames nocturnes de la vertu et du vice, de la chair, de l'argent, de la justice et de la vengeance. Ce sont là de véritables monuments d'écriture, indispensables à toute réflexion sur la ville, et qu'il n'était pas facile de trouver. En les réunissant dans un même volume, accompagnés de présentations exemplaires, la collection «Bouquins» (Robert Laffont) rend un service public.

G.M.

Légitime défense

Depuis *Tombeau pour la littérature*, de Dominique Noguez (Éditions de la Différence, Paris, 1991), je trouve quelque peu périmée l'invention du livre de poche: que je voudrais plus dense et plus compact, dans le genre d'un manche, et surtout, muni d'une fine lame tranchante, moins souvent repliée qu'étincelante au grand jour. Ni plus ni moins: un livre comme un canif.

Car s'il fut une époque où l'avènement de la parole révolutionna le cinéma (jusqu'alors muet), il en est une autre, *la nôtre*, où l'écriture, essoufflée à force de vouloir suivre les flashes, clips et autres gadgets électroniques de la sorte, déverse son sens sans raison, comme un stylo qui fuit et tache toute la page; où les mots se voient accolés les uns aux autres sans aucun autre motif que de former une bulle parfaite que son auteur suspend en l'air, au-delà de tout référent. Or, comme le dit si bien Noguez, «écrire (un récit), c'est au moins autant *ne pas dire* que *dire*». *Autant*, et non pas *seulement*. C'est ce «mauvais silence», cette bulle chargée de vacarme qui inquiète Noguez (et menace la survie du lecteur: sur la jaquette, un homme pointe son revolver sur moi, sur vous, ou quiconque tiendrait le livre entre ses mains).

Tombeau est de ces livres forts qui nomment la menace en même temps qu'ils s'arment contre elle et nous invitent à joindre les rangs: «*Écrivons*, conclut Noguez, *dans l'urgence rageuse et rieuse d'avoir à sauver un peu de ce qui part*» (p. 145). Des livres pointus et bien affûtés, capables de péter toute bulle qui aurait l'audace de traîner dans les parages.

A.G.

Nouvelle revue et vieille histoire

Le premier numéro de *Quai Voltaire, revue littéraire* (68 rue Mazarine, 75006 Paris. Diffusion DMR) est consacré aux échecs littéraires. Pas n'importe lesquels, de cette sorte qui fait envier l'échec, *a posteriori* seulement, ajouteront les

timorés. André Suarès rêve d'une gloire à la Virgile, Artaud d'un monde limpide qu'il suffirait de nommer, Le Tasse défait son ouvrage, Kleist se donne la mort. Avec Rimbaud, Pierre Michon pose au fond la même question qu'il posait au sujet de Van Gogh (*Vie de Joseph Roulin*, Verdier, 1988): «Qui dira ce qui est beau et en raison de cela parmi les hommes vaut ou ne vaut rien?»

Il y aurait donc deux sortes d'échec. Les «grands», ceux qui ne sont qu'apparents ou relatifs et qui, le cas échéant, peuvent se transformer en réussites. Et les autres, qui fleurissent souvent le succès, mais s'arrêtent là. C'est l'échec des rimailleurs, des polygraphes, des rhéteurs, des bons élèves qui tirent la langue, des plagiaires, des mystificateurs, comme Elissa Rhaïs — vingt romans, trois cents nouvelles, des tirages faramineux — qui dîne avec Colette, soupe avec Jules Roy, jusqu'au jour où l'on apprend l'existence d'un neveu qui écrit dans l'ombre de la tante...

À qui se fier puisque rien n'est sûr au pays de l'échec, que toute affirmation peut être renversée? L'article de Pierre Michon — de loin le meilleur du numéro — donne à méditer l'image suivante. Aux côtés de Rimbaud, Izambard est semblable à cet homme qu'excitent les aboiements des chiens, qui parade dans son beau costume, rêve de brumes matinales dans la forêt et, le soir venu, écoute les grands cors au coin du feu. Mais que le lièvre déboule à ses pieds? L'homme s'affole et vise à côté.

M.-A.L.